

## V. S. Naipaul ou la lente libération d'une voix

Article paru dans l'édition du 27.06.08

**C'**est dans « l'aube nouvelle du monde » qu'a commencé, il y a près d'un demi-siècle, la carrière littéraire de V. S. Naipaul, entre le rêve d'une Inde millénaire et les chemins poussiéreux de Trinidad. Lauréat du prix Nobel de littérature en 2001, écrivain des fractures culturelles, des migrations et du déferlement de la vague postcoloniale, il choisit, dans ses Mémoires, qui viennent de paraître aux Etats-Unis, *A Writer's People* (« Le peuple d'un écrivain »), de raconter la naissance de son propre regard. « Toute ma vie, écrit-il, j'ai dû penser aux manières de regarder, et à la manière même dont celles-ci altèrent la configuration du monde. » Son ambition : aiguiser son regard de telle sorte qu'une civilisation en rencontre une autre, et pourquoi pas, « s'imbrique à une autre ».

De son enfance sur l'île de Trinidad, dont il tire un premier chapitre intitulé « Le ver dans le bourgeon », Naipaul raconte les formes immanentes d'altérité. Au cœur même de son être, certaines choses lui paraissent distantes, mystérieuses, comme les rites religieux du foyer, importés d'un pays lointain et insaisissable, ou encore ces concepts ternes (« courtisan, aristocrate, révolution ») enseignés à l'école et qui ne signifient rien. Mais l'altérité, sur l'île de Trinidad, c'est aussi la couleur de ceux qui ne sont pas indiens. Une couleur dont, des années plus tard, Naipaul comprendra la poésie singulière dans les mots de cet autre lauréat du Nobel de littérature, Derek Walcott : « Car la beauté a ceint ces enfants noirs et les a libérés de leurs ritournelles sans logis. »

Puis ce sera l'Angleterre, où Naipaul partit à 18 ans grâce à une « bourse pour brillant garçon ». Des années sombres, froides, où la découverte du monde auquel il a tant aspiré s'avère décevante et vaine. « J'avais rêvé des années durant d'être dans le grand monde. J'y étais maintenant, mais je restais éloigné de ses affaires. Je vivais comme j'avais vécu à Trinidad. » En vérité, l'aliénation est surtout littéraire. Pour le jeune Naipaul assis à sa table en bois, nul espace n'apparaît en Europe dans lequel se raconter. « Aussi romantique et belle qu'en soit l'idée... rien ici ne ressemble à une République des lettres, où tous apportent leur travail et tous sont égaux. » Aussi Naipaul passe-t-il en revue les écrivains anglais de son époque, Greene, Waugh, Larkin, avant de les rejeter un à un afin de se définir par lui-même. Car, en somme, il ne se reconnaît pas dans « l'extrême organisation » de leurs sociétés, dans leurs présupposés, leur histoire. Et jamais, ressent-il, son monde à lui n'est reflété dans les leurs. « J'essayais de me frayer un chemin comme écrivain dans un lieu qui n'avait vraiment aucune place pour moi, et qui au fond avait sa propre idée de ce qu'était l'écriture. »

Dans son chapitre « Regarder et ne pas voir : la voie indienne », Naipaul distingue une manière de voir qui serait exclusivement anglaise et une autre qui serait, elle, purement indienne, à savoir « ancrée dans la tête et dans le cœur ». Posture curieusement essentialiste que l'on comprend ici comme moment nécessaire à la construction d'une voix nouvelle, à la naissance de cette nouvelle aube littéraire. Pour Naipaul, grand voyageur et infatigable pèlerin, les identités deviennent ainsi autant d'angles visuels dans un rapport toujours unique au monde. « Les livres ne vivent pas s'ils ne sont pas originaux. » Il passe en revue les livres et les êtres qui ont nourri sa vision personnelle, son identité éclatée, au confluent de l'Amérique latine, de l'Angleterre et de l'Inde : Chaudhuri, Gandhi, Nehru, qui, chacun à sa manière, ont à la fois montré et masqué leur origine et leur nation, mais aussi Flaubert, non pas l'auteur de *Salammbô* mais celui de *Madame Bovary*, celui de l'extrême retenue, de l'économie narrative et de la précision chatoyante. Au crépuscule d'une vie de grand écrivain, Naipaul semble désormais vouloir s'élever seul par-delà les particularismes, s'arrogeant en toute confiance un titre à l'article sciemment défini : Naipaul, « l'écrivain du monde ».